

DU MÊME AUTEUR

LES PETITS CŒURS, Jean-Claude Lattès, 1983  
SÉPARATION DE CORPS, La Table ronde, 1986  
LE PETIT DERNIER, Ornicar, 2000  
LA FORTUNE AU GRENIER (avec la collaboration  
de Laurence Mouillefarine), Albin Michel, 2001  
UN BON PRÉSIDENT, Le Passage, 2003  
L'APPROCHE, Le Passage, 2003  
LA CRUE, Le Passage, 2005  
FESTIVAL DE CAME, Actes Sud, 2006

PHILIPPE COLIN-OLIVIER

L'ACTRICE

*roman*



*Pour Laurence*

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni  
Photographie de couverture : © Jean Grisoni

© Le Passage Paris-New York Editions, 2008

*Cinq minutes après la mort, on est tout juste  
aussi avancé que cinq minutes avant de naître.*

Stendhal, *Promenades dans Rome*

Eddy Neustatt, producteur de cinéma, eut une caresse pour la police d'assurance qui couvrait les seins, les cuisses, les dents, de Nina Gallante. Eddy avait su négocier, avec une compagnie de San Diego, l'hypothèse d'une indisponibilité ou d'un accident qui toucherait Nina lors du tournage de *Matin d'hiver*, ou à l'occasion de son lancement. « Risques spéciaux », ainsi les assureurs définissaient-ils ces éventualités.

Il en relut l'essentiel : « Si l'actrice qui tient le premier rôle ne pouvait, à cause d'un événement indépendant de sa volonté, contribuer à assurer la réalisation, ou la promotion du film pour lesquelles elle a été retenue, l'assureur s'engage à verser au producteur une indemnité de cent mille dollars par jour de retard par rapport au calendrier prévisionnel. »

Eddy prit de l'aspirine. Il était endetté et les certitudes persécutrices du fisc lui donnaient la migraine. L'un de ses avocats l'avait appelé. Le Trésor public lui réclamait des arriérés d'impôts. La Direction des enquêtes fiscales devenait enragée. Saletés de fonctionnaires. Toujours à tourner autour de ceux

qui sont l'honneur de leur profession. Il en eut mal à la poitrine. Comme si son muscle cardiaque clignotait.

La critique avait jugé les deux derniers films d'Eddy Neustatt, *Quartier de lune* et *Une plage trop grande pour lui*, oscillants entre l'indigent et le vulgaire. Quant au public, il n'avait pas fait l'effort de s'ennuyer durant quatre-vingt-dix minutes.

Eddy Neustatt jouait sa dernière carte. À cinquante-quatre ans, alors qu'à ses yeux les cinémathèques auraient dû chanter sa gloire, un sort maniaque le faisait vaciller. Une cabale? Pas même.

Ruiné, Neustatt louait, le jeudi, un bureau aux Champs-Élysées. Une pièce de trente mètres carrés. Peinture violette, meubles achetés en promotion, chasse d'eau comateuse. Le lieu se donnait un air de salle d'attente d'un dentiste à trois molaires de la retraite.

Quelques mois auparavant, Neustatt avait dû vendre sa propriété de Deauville, ainsi que sa garçonnière de Trouville, lieux de délices séparés par un petit kilomètre. Ces deux édens lui avaient permis, durant deux décennies, de jardiner le matin avec sa femme légitime, puis, à l'heure de la sieste coquine, d'offrir la partie turbulente de son individu à des starlettes en quête de bouts d'essais.

Avec Nicole, son épouse depuis sept mille nuits, Neustatt avait emménagé dans un studio au plafond déplâtré, rue de la Montagne, à Courbevoie. Une artère pentue dont le cadastre disait bien qu'elle ne menait nulle part. Nicole l'avait qualifiée

de « trou à rats », expression injurieuse à l'égard des rongeurs. Au Tout-Paris, Neustatt laissait entendre, bien sûr, qu'il habitait Neuilly.

Neustatt, un mètre quatre-vingt-quatre, avait du charme. Un sang de conquérant, même s'il se madérisait. Un cynisme auquel il donnait de la mobilité : Neustatt passait de l'indélicatesse à la malhonnêteté avec de merveilleux sourires. De l'humour aussi, disons une gouaille. Le regard en alerte, un œil de la couleur du dollar dans les périodes glorieuses, de la nuance de la roupie mauricienne lorsqu'un projet manquait d'ampleur.

Eddy conservait une délicieuse jeunesse d'esprit et émettait, à propos de l'âge mûr, les plus grandes réserves. En réalité, Eddy avait perdu de vue depuis longtemps sa date de naissance. Lorsqu'il méditait sur lui-même, Neustatt, quinquagénaire, considérait qu'il avait vingt-cinq ans et demi, presque vingt-six. Et cela allait durer. Eddy ne l'avait jamais dit à personne, mais il se croyait immortel.

Fils d'un tailleur du boulevard de Belleville, Eddy avait montré très jeune une horreur pour tout ce qui n'était pas le cinéma. Adolescent, il s'était nourri de deux films par jour. Eddy avait fui l'atelier paternel au grand galop. Plonger ses doigts d'artiste vers une patte de boutonnage ou une cheviotte doublée? Jamais!

Cette tyrannie qu'est la scolarité l'avait conduit vers un certain raidissement vis-à-vis de l'Éducation nationale. Il alla peu

à l'école, moins encore au lycée. Newton, Pythagore, Napoléon et la table de multiplication lui paraissaient de vilaines petites choses si on les comparait aux seins des actrices américaines.

Après avoir triché pour passer son baccalauréat, une fois parvenu à se défaire de l'université, Eddy avait pratiqué mille métiers. Des années d'amertume. Il n'en parlait que du bout des lèvres.

Puis, Neustatt avait rencontré une Danoise aux sourcils blonds. Elle dirigeait le service comptabilité d'une société de production. Il s'était aidé de l'attention qu'elle lui portait pour rejoindre une équipe de tournage. Chauffeur, pousse-caméra, livreur de cafés. Il fut même figurant. On peut l'apercevoir dans une scène de *Meilleurs vœux*, comédie plus tapageuse que musicale.

Eddy avait beaucoup subi. Mais il sortit du lot. Neustatt se servait des gens avec une robuste cordialité et, nuit et jour, restait attentif à une croissance vigoureuse de son bénéfice.

Eddy parvint à produire son premier long-métrage à vingt-huit ans. Il se borna à plagier, sans en acheter les droits, un roman déniché chez un bouquiniste du quai de la Mégisserie, à Paris. Eddy modifia le nom des protagonistes et installa, par convenance, *Chemin d'une passion* dans le quartier où il habitait. L'actrice principale était sa maîtresse. Elle avait su atteindre à une petite notoriété dans une boîte d'effeuilleuses de l'avenue George V sous le pseudonyme de Minette Virginio. La grande fille se caractérisait par une plastique attirante et un

jeu maladroit. Son partenaire, ancien cascadeur, ne savait, en réalité, que descendre sur la tête les trois étages d'un escalier à double hélice. Restons honnêtes, il pouvait aussi se jeter, sans être décoiffé, sous une moissonneuse-batteuse.

Au bout du quatrième jour de tournage, Eddy chassa le réalisateur, un besogneux venu de la télévision, et termina lui-même le film. Ce fut un échec commercial que Neustatt transforma en complot dirigé contre lui par les grands groupes du septième art.

« Je suis prêt à mourir pour que vive un cinéma d'auteur! » hurla-t-il durant ses deux années de chômage.

D'autres déclarations, relatives à la couche d'ozone et à l'annulation de la dette des pays pauvres, lui acquirent d'indispensables bienveillances.

\*

Il était vingt heures. Eddy Neustatt devait dîner avec Nina Gallante. Une jeune beauté. Pas tout à fait célèbre... Eddy couchait un peu avec elle. Mais il couchait plus avec elle qu'elle ne couchait avec lui. Peu importe! Eddy ne se laissait pas guider par des sentiments de culpabilité. Si Nina ne connaissait jamais d'orgasme dans ses bras, c'était, selon Eddy, qu'elle avait déjà pris le rythme de l'échec. Tant pis pour elle! Eddy s'estimait un amant irréprochable. Et les filles qui ne jouissent pas avec exubérance se ferment aux films à gros budget.

- Chérie, il faut que je file... glissa-t-il à sa femme.
- Encore? sursauta Nicole.
- Hélas...
- Tu ne m'en avais pas parlé.
- Si, si... J'ai rendez-vous avec les Italiens d'un fonds d'investissement.

Nicole le regarda avec une insupportable mansuétude.

- J'avais préparé un lapin chasseur, comme tu aimes.
- Oui mais... dans notre situation... Le boulot d'abord!
- À quelle heure rentres-tu?
- Tard. Tu sais, ces Ritals viennent à Paris faire la fête, impossible de les coucher...
- Minuit?
- Je ne couperai pas à une virée en boîte...

Il mentait divinement bien. C'était sa plus admirable qualité.

- Ne bois pas trop...

Il l'embrassa à nouveau. Un baiser pelucheux dans le cou, avec une caresse trop courte, comme emboîtée dans une pince de crabe.

- Je t'aime! ajouta-t-il sur un ton déchirant.

Neustatt, qui craignait les ascenseurs, dévala les étages. La liberté, vite!

Sa Bentley, achetée d'occasion à un garagiste de Malakoff, et qu'il avait toujours l'impression de tirer du lit tant elle avait du mal à s'éveiller, crachota trois fois avant de démarrer. Cette

voiture, devant laquelle s'ouvrait la considération des naïfs, restait indispensable à l'exercice de sa profession. Certes, pistons et cylindres ressassaient la même fatigue. Elle ne pouvait atteindre le soixante kilomètres à l'heure, mais personne ne le devinait. Et un producteur à pied serait comme un ministre dans l'autobus, une fracture sociale.

Nina et lui avaient rendez-vous dans un restaurant de poisson de la place Pereire. Au téléphone, elle avait accepté de picorer une douzaine d'huîtres.

Eddy Neustatt parvint à garer la berline au coin de la gare du RER. Impossible de la confier à l'un des voituriers. Elle ne répondait qu'à la titillation d'Eddy. Et tout capot levé vous ferme à jamais les banques. Il eut une tape affectueuse pour l'aile droite du véhicule. La Bentley avait de l'allure.

Il sifflota. Il dansa même. Neustatt pensait que l'on change de peau en s'habillant en jeune homme. Chaussures de tennis de chez Hermès, chemise sur mesure indigo. Costume gris, bien sûr.

Devant le kiosque qui fermait, Neustatt acheta un journal. Il poussa la porte-tambour du restaurant.

Neustatt ne supportait pas d'être placé. Il ignora l'employé qui lui proposait une table trop proche de la porte. Neustatt s'installa au centre de la salle.

Eddy scruta les clients alentour. On ne croise pas de filles disgracieuses dans un restaurant cher. Des jolies femmes, des affairistes prospères, quelques lolitas triomphantes. Au fond,

très loin, quatre ruraux, enrichis grâce aux subventions agricoles. Ils étaient vêtus comme pour une émission de télévision régionale.

Il ouvrit *Le Monde*. Neustatt s'intéressait à la politique étrangère. Elle lui permettait d'exprimer ses pulsions mégalo-maniaques. Russie, Chine, Inde, Brésil firent reculer celui de ses doigts qui feuilletait le journal. L'Arabie Saoudite l'intéressa davantage. Il s'imagina, durant sa lecture, en prince arabe doté d'un harem. Oui, un harem ! Une petite dizaine de filles plus soumises que ces actrices si assommantes avec leur : « Est-ce que j'accroche bien la lumière ? »

\*

Nina Gallante entra, avec un frisson, dans une robe d'un rouge de muleta. Elle n'espérait pas, cependant, transformer ce porc d'Eddy Neustatt en taureau de combat.

Son souci d'économie exaspérait Nina. Plus ou moins sans le sou, Eddy tombait dans l'avarice. Sans oublier qu'il avait toujours envie de faire l'amour. Elle avait vingt-cinq ans, la moitié de son âge, ce qui n'empêchait pas Eddy de se ruer sur elle.

« Tu n'es qu'un vieux cochon ! » lui répétait-elle. Un qualificatif scélérat qu'Eddy franchissait en force. Le triomphe de son ambition eût été de rester un vieux cochon le plus longtemps possible.

Vingt heures trente.

Bien entendu, Eddy n'avait pas proposé de venir la chercher. Le muffle ! Cependant les confrères d'Eddy n'étaient pas mieux élevés, la plupart ne se montrant aptes qu'au rut et à la niche fiscale.

Nina Gallante avait dû faire appeler un taxi par le gardien de son immeuble. Durant le trajet, le chauffeur l'avait observée dans le rétroviseur avec un regard un peu goinfre. Elle avait l'habitude !

Nina était apparue devant le restaurant onze minutes plus tard.

Neustatt faisait mine d'être tout à sa lecture.

– Eddy... murmura Nina Gallante qui resta debout devant la table durant sept ou huit secondes.

Neustatt se leva avec une réserve paresseuse. Il n'avait pas la manie de flatter les actrices. À chacun sa part : le public se met à genoux devant elles, les producteurs les piétinent. Hors cette complémentarité, le cinéma serait bancal.

Devant la beauté de Nina Gallante, les mâles attablés connurent le même fourmillement dans les os. Les dames eurent un déchaînement silencieux de haine. Nina l'embrassa rapidement sur les lèvres.

Le film qu'ils venaient d'achever, *Matin d'hiver*, allait être présenté au festival de Cannes. Mais aucune revue de cinéma n'en avait encore évoqué la qualité. Eddy n'était pas parvenu à en commenter le tournage à la télévision. Aucune

invitation à participer à l'une de ces émissions qui en assurent la promotion.

– Bonne nouvelle pour Cannes, non ? lança Neustatt.

– Formidable...

– Cannes, c'est le championnat du monde. Tous les opérateurs du marché y sont !

– Je sais Eddy.

– Il faut absolument que je persuade les acheteurs et que je rassure les banquiers. Là, je pense à mon prochain long-métrage. Où tu auras un rôle, n'aie pas peur, si *Matin d'hiver* fait un succès, bien sûr !

Neustatt consulta la carte. Des plats, il ne considérait que les prix. Le maître d'hôtel s'approcha, crayon à la main.

– Ce soir, nous vous recommandons la terrine de poissons à la tunisienne, les calmars farcis au chorizo et les rougets grillés, récita le bonhomme, les yeux embués à la vue des cuisses de Nina.

Nina épia sa voisine, une dame dont la poitrine avait la rondeur d'un manège forain. Nina s'assura, en baissant les yeux, de sa propre minceur. Elle était gourmande, mais Eddy lui avait interdit de grossir ne serait-ce que de vingt grammes.

– Douze belons, dit-elle.

– Et monsieur ?

– Je n'ai pas faim, mentit Neustatt.

– Eddy...

– Bon. Juste un hors-d'œuvre...

– Tu fais des économies ? lui chuchota à l'oreille Nina.

Il haussa magnifiquement les épaules.

– Je plaisantais, prétendit Nina.

– Tu es magnifique ce soir. Le rouge te va très bien, assura Neustatt.

Il importe d'alterner méchancetés et qualificatifs laudateurs à l'oreille des actrices.

Elle eut un mouvement des cils.

Le sommelier proposa des vins.

– Je préfère l'eau minérale. Sans bulles, précisa Nina.

– Moi aussi, indiqua Neustatt qui rêvait d'un Château d'Yquem.

La sobriété pesait sur ses tendons. C'est immensément riche et un peu ivre qu'il se sentait lui-même.

Ils babillèrent.

– Je n'ai pas trouvé que l'affiche du film était... adéquate. Elle ne raconte rien. L'accroche ne percute pas ! À propos, il paraît que tu as refusé de montrer des extraits sur les portables ? fit Nina.

– Évidemment. Sur un écran si petit ? L'horreur !

– C'est mieux que rien, non ?

– Ce qui fait le réalisateur, c'est la profondeur de champ. Comme l'allonge définit le boxeur. Tu m'imagines combattre sur un ring de dix centimètres carrés ?

Neustatt se plaignit de dépassement de budget. *Matin d'hiver*, tourné à la hâte, avait connu des déboires. En trois

semaines, dès qu'il avait rassemblé l'argent indispensable, Eddy avait dû créer une maison de production, louer du matériel, recruter une équipe. Son premier assistant s'était attelé, nuit et jour, à la rédaction du plan de travail. Mais il n'avait pas, aux yeux d'Eddy, convenablement déterminé l'ordre de tournage des séquences. Au final, Eddy lui avait fracassé l'arcade dentaire inférieure. Histoire d'avoir le dernier mot.

– Parlons plutôt de Cannes... fit Nina.

Neustatt lui caressa la main. Il avait envie d'elle. Eddy était pris entre l'urgence de retourner à ses pénates, sa femme l'y attendait, et la nécessité d'émoustiller rapidement Nina en faisant mine de disposer d'heures lascives devant lui.

– Eddy, je suis chaste... dit Nina en riant.

– Tu as tort, rien de tel qu'un gros câlin. C'est bon pour ta peau... Dis-toi bien que je suis le meilleur ami de ta circulation sanguine.

Elle détourna un instant les yeux pour lui éviter de s'enliser dans un flirt inutile.

– Nous parlions du film...

– Oui?

– Tu ne le trouves pas un peu... touffu?

– Non! Tu as fait un formidable travail d'actrice et...

– Merci Eddy. Mais je parlais du montage...

– Quoi?

– Tu as supprimé les scènes d'explication...

– L'émotion naît de la suggestion. Jamais de la démonstration. Tu devrais savoir ça, pauvre andouille!

– Oui. Pourtant...

– Tu contestes mon choix?

Le machisme d'Eddy rayonnait d'une certitude : ce que chantent les perruches est féérique, ce que gazouillent les actrices exige qu'on leur cloue le bec.

– Reste dans ton domaine de compétence Nina. Entre « moteur » et « coupez », une comédienne doit se laisser diriger. Ensuite, elle doit fermer sa gueule!

– Pardon?

– Parfaitement. Une grande comédienne se mord la langue, elle se tait. Une star, c'est un mystère sur des talons aiguilles.

Ils se regardèrent en chiens de faïence jusqu'à la fin du repas. Elle releva une tension dans les muscles du visage d'Eddy à l'instant où l'addition lui fut remise.

Au moment de s'éloigner du restaurant, deux adolescentes montrèrent patte blanche. Elles voulaient un autographe. Nina griffonna trois lignes pour chacune d'elles.

Une fois seule avec Eddy, et dans la seconde où la Bentley commençait à brouter le bitume, Nina constata :

– Tu vois, ça vient, on me reconnaît!

– Évidemment. Tu as eu trois fois une page dans *Gala*. Mais si cette connerie de feuilleton pour la télé a eu du succès, c'est grâce à moi ma petite fille!

– Tu es le meilleur!

Neustatt voulut écouter les informations à la radio. Après trois messages publicitaires, un type commenta les résultats sportifs. Il annonça ensuite que la France allait mourir dans la misère.

Neustatt aimait trop l'argent pour accepter ce diagnostic. Il coupa le sifflet au journaliste.

– Eddy...

– Oui...

– À Cannes, il faudrait qu'on me voie avec un ou deux gardes du corps. C'est encore le moyen le plus évident d'apparaître comme une comédienne un peu connue.

– Combien ça coûte?

– Je ne sais pas. On choisirait les moins chers.

– Tu as raison. Ça en impose aux photographes.

– Deux types ayant l'air de me protéger de mes admirateurs...

– Je m'en occupe.

\*

Decchia était passé du néolithique à la précarité. De la maison d'arrêt de Clairvaux au boulevard périphérique.

Ancien taulard, poil dans la main mais doigt sur la détente, Decchia, assis à une table du Mac Do contempla la tache de Ketchup striée de frites dans son assiette. Une odeur d'huile brûlée se répandait dans la salle. Il but son soda en observant un

pigeon qui tuait le temps depuis le sommet d'un pylône électrique. Des gosses se disputaient autour des tables. Quelques mamans couraient après leurs bambins.

Decchia portait une chemisette beige, un blouson et un pantalon qui tenaient du chiffon. Contre sa peau, un .45. Acier sombre et négrissime virilité. Il avait cinquante-deux ans. Une coiffure en épineux, comme expulsée du crâne. Decchia? Une gueule!... Et un casier judiciaire noir corbeau. Il avait même tenté de tuer un détenu en prison. Decchia s'était appliqué à fabriquer une arbalète avec un cintre barboté dans un vestiaire, les élastiques de son caleçon et une fourchette fixée au bout d'un morceau de bois.

Decchia, depuis qu'il était sorti de prison, menait une vie de chien. Hasardeuse, triste. La misère. Avec ses anciens collègues du Gang des fumigènes, ainsi les médias s'étaient-ils plu à nommer cette association de forbans, il avait pourtant appartenu à la légende du grand banditisme. Dix ans auparavant, et après avoir exercé une seigneurie sur la banlieue sud-est de Paris, ils avaient délesté quelques milliardaires de Zurich, Bruxelles et Milan. Mais la roue tourne. Les types de la bande reposaient maintenant dans un cimetière de banlieue où une terre rageuse bouffe ce qui reste des pauvres.

Leurs économies communes, enterrées en forêt de Retz, avaient disparu. Qui avait dupé les braqueurs? Ils s'étaient volés entre eux. Ils s'étaient surtout arrosés de balles. Decchia n'avait été que blessé. Une cicatrice vermillon sur la cuisse.